

LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXIV

JOURNAL DU SIÈGE D'ANDRINOPLÉ

30 octobre 1912-26 mars 1913

Mme A. GUÉRON



2004
SA
2240

A. I. U. Ecole de filles — Bal d'enfants — Mars 1912 Andrinople

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CAHIERS DU BOSPHORE XXIV

REVUE DE L'ÉPIQUE
ÉPIQUE DE L'ÉPIQUE
ÉPIQUE DE L'ÉPIQUE

JOURNAL EN SIÈGE
D'ANCIEN



101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21

101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21
101 0210 221 24 21



LES CAHIERS DU BOSPHERE XXIV

© 2002 Les Éditions Isis

Publié par

Les Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi, 81210 Istanbul
Tel.: 0216 321 38 51
Fax.: 0216 321 86 66
isis@turk.net
www.theisispress.com



04 5A 2240

ISBN: 975-428-223-4

Couverture : les cartes postales représentant l'école de garçons et l'école de filles de l'Alliance Israélite Universelle d'Andrinople sont tirées du livre de Gérard Silvain, *Images et traditions juives*, Paris Editions Astud, 1980.



LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXIV

Mme A. GUÉRON
Directrice de l'École de filles de
l'Alliance Israélite Universelle à Andrinople

JOURNAL DU SIÈGE
D'ANDRINOPLÉ

30 octobre 1912-26 mars 1913

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CARIERS DU ROSPHORE
XXIV

Mme A. GUERIN
Professeur à l'École de Minéralogie
Laboratoire de Géologie Industrielle



04-34-2290

ISBN 978-3-708-321-5

Copyright - see inside
© 1997 by the author
All rights reserved
No part of this publication
may be reproduced
without the written
permission of the
publisher.



Note de l'Éditeur

Mme A. Guéron, directrice de l'École de filles de l'Alliance Israélite Universelle à Andrinople a tenu tout au long du siège d'Andrinople par les armées bulgares durant la première Guerre Balkanique un journal sous forme de lettres adressées au Président de l'Alliance Israélite Universelle à Paris.

Si des renseignements plus précis sur l'auteur de ces lettres nous manquent, nous pouvons malgré tout supposer qu'elle appartenait à une famille israélite de la ville et qu'elle y avait épousé un notable de la communauté.

Le document est précieux du fait qu'il contient des informations sur les relations entre divers groupes de la communauté israélite de la ville, sur l'état d'esprit d'une jeune juive émancipée, prise dans le maelström d'une crise qui faillit emporter l'Empire ottoman. Les indications qu'il donne sur les péripéties du siège vécues au quotidien en font un témoignage émouvant d'un épisode oublié de l'histoire récente.

Nous remercions M. Rifat Bali qui a eu l'amabilité de nous communiquer une copie de ce document dont l'original se trouve aux archives de l'Alliance Israélite Universelle à Paris (Dossier Turquie J.C).

Andrinople, le 30 Octobre 1912

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous confirmer ma lettre du 24 Crt où je vous entretenais de la fermeture de l'école et du grand désir que j'éprouvais, me voyant libre de me rendre utile à la patrie. Ma lettre est partie avec le dernier train qui a circulé encore vers Constantinople et depuis nous ne pouvons avoir aucune communication avec le dehors. Je pense vous préparer un journal des événements politiques et des événements scolaires à mesure qu'ils se produiront à fin de vous l'expédier par premier courrier. Quand ? C'est ce que chacun se demande avec angoisse.

Il y aura bientôt quinze jours que la guerre est officiellement déclarée, une semaine exactement que les premiers coups de canon tirés par les forts de la ville, ont mis la population en émoi et accentué le mouvement d'émigration des femmes, vieillards, infirmes et d'une partie de la population valide.

Ce sont les femmes turques, femmes et enfants de fonctionnaires qui sont partis les premiers au lendemain même du décret de la mobilisation générale. Pendant de longs jours on ne vit sur la route de Karagatch que d'interminables files de voitures transportant voyageurs et bagages ; le tout venait s'échouer à la gare rapidement encombrée par ce flux ininterrompu. Abrisés sous des hangars ou exposées à la pluie les fugitifs attendaient des heures, quelquefois 12 à 15, le départ des trains,

sans récriminations ni plaintes mais avec un morne abattement. Tous abandonnaient des êtres chers sans savoir s'ils les retrouveraient un jour ; quittaient des foyers qu'ils ne reverraient peut-être jamais.

Dans le regard effaré des vieilles l'on pouvait lire le souvenir d'anciennes migrations, d'anciens arrachements et comme l'acceptation tacite de cette loi cruelle, qui 20-30-40 ans plus tôt les a chassées de leurs foyers, des terres où le Croissant les avait protégées, et d'où les nouveaux maîtres les avaient obligées à partir à force d'exactions.

Ces scènes se reproduisirent jusqu'au dimanche 27 Crt, où partit le dernier train pour Constantinople emportant avec lui les derniers fugitifs, et un triste cortège de blessés, des gens pleins de santé hier, et devenus maintenant infirmes pour la vie.

Aujourd'hui les communications télégraphiques affectées au service des chemins de fer sont abîmées, par accident disent les uns, et l'on chuchote tout bas par les Bulgares. On ne sait rien en ville, rien de ce qui se passe à la frontière. Un illavé (communication gouvernementale) annonce seulement une grande victoire sur les Serbes. D'autre part les voix publiques signalent l'ennemi à Uzun-Keupru, à Alpollou à 3 heures d'Andrinople et sur la ligne de Constantinople. Il est évident que l'ennemi tente de cerner Andrinople, nous espérons nos armées assez fortes pour les en empêcher. La seule communication qui nous reste encore est le télégraphe affecté au service du Gouvernement.

Encore refuse-t-il souvent nos dépêches. Un télégramme de mes sœurs de Constantinople m'est parvenu au bout de 10 jours.

Avec leur grande obstination de vaincre à tout prix, ce qui fait encore la force des Bulgares, c'est les intelligences qu'ils possèdent à l'intérieur même du pays. Ils n'ont aucune peine à conquérir. Les paysans bulgares et grecs les reçoivent à bras ouverts et se rallient à eux. Aussi est-ce une destruction sans merci. L'ennemi incendie sur son passage les villages turcs ; les Turcs incendient les villages bulgares. Comment les ennemis seraient-ils arrivés à abîmer la voie ferrée tout près d'Andrinople, à capturer un train militaire heureusement presque vide s'ils n'étaient lâchement aidés par des espions ?

2 Novembre

Depuis que l'école est fermée je me suis retirée à Karagatch pensant avoir plus de tranquillité à cause de mon enfant. Karagatch est à 4 kilomètres d'Andrinople. C'est une grave imprudence que j'ai faite là. L'ennemi s'approche d'Andrinople par Marasch, village voisin de Karagatch. De tous les forts qui nous entourent ceux de Marasch sont, paraît-il, les plus accessibles ; c'est pourquoi l'ennemi y fait des assauts répétés. Ce pauvre coin fortifié, village frais et riant au printemps, rendez-vous des fêtes de Mai, se doutait-il qu'il serait un jour, tristement immortalisé dans l'histoire par tant de sang versé.

Toutes les familles ont déserté Karagatch. La plupart sont parties à Constantinople. Je suis presque la seule femme de Karagatch, aussi je n'ose pas faire un pas dehors.

3 Novembre

Pendant que j'étais à Karagatch, le grand-rabbin a réuni à l'école à mon insu, la première et la seconde classe avec les institutrices pour organiser un atelier de couture au profit des soldats. Je pense qu'il aurait dû me prévenir. Voyant qu'il n'obtient aucun résultat malgré la surveillance organisée par son fils et ses filles transformés, je ne sais comment en inspecteurs de mon école, il me fait verbalement chercher de Karagatch, en me demandant de venir mettre de l'ordre à l'atelier.

J'aurais refusé de répondre à cette invitation mais je n'ai pas voulu laisser dire que l'école de l'Alliance, au moment où le pays a besoin de ses services, obéit à aucun autre sentiment que celui d'être utile.

Je me suis efforcé d'organiser un atelier parfait. Nous n'avions que quelques machines à coudre empruntées à droite et à gauche. J'ai obtenu de la Compagnie Singer 8 machines ce qui avec les 9 existantes formait un total de 17 machines confectionnant des vêtements et des objets de pansement pour les soldats blessés. Je me suis mise également à la disposition des hôpitaux pour la préparation des bandages. L'atelier a été divisé en sections.

JOURNAL DU SIÈGE D'ANDRINOPLÉ 11

1° : Section de couture, linge, robes.

2° : Section de raccommodage.

3° : Section de repassage.

4° : Objets de pansement.

Je vous assure, Monsieur le Président, que j'ai la première été récompensée de mon activité. Je voyais les heures s'écouler trop vite à mon gré dans la joie de les sentir si pleinement remplies.

J'ai également offert mes services à Monsieur Samson, consul anglais, qui a organisé un hôpital de 50 lits. Il m'a répondu par une charmante lettre de remerciements et nous envoie souvent du linge et des couvertures à confectionner.

5 Novembre

Décidément la situation devient alarmante. Nous sommes, paraît-il, tout à fait bloqués. Je dis paraît-il, car nous nous perdons en conjectures. Aucune nouvelle certaine, aucune confirmée. Les dépêches les plus urgentes sont refusées par le Bureau télégraphique et depuis 12 jours déjà, nous ne recevons plus ni lettres ni journaux.

Un siège, mais c'est horrible quand c'est réel. C'est tout au plus bon à lire dans les gros bouquins d'histoire, mais un siège vécu avec la famine en perspective, la misère autour de vous, et la musique effrayante des canons et des mitrailleuses !

Oh ! que je regrette de n'avoir pas quitté Andrinople !

J'ai peur non pas de la mort, car j'ignore ce que c'est, mais du silence qui règne autour de nous, de l'attente monotone et écœurante ; j'ai peur de la lente agonie de la famine.

Pourtant Andrinople, dit-on, peut se suffire longtemps, il a 100.000 bidons de fromage, de la farine et des céréales pour trois mois, de la viande en très grande quantité.

Pensez donc : de tous les villages environnants, les paysans réfugiés à Andrinople avec leur bétail, le vendent à vil prix, faute de pâturages. Pauvre paysan, son cœur se déchire en se séparant de ses bêtes qu'il aime et qui sont tout son capital.

6 Novembre

Je vais m'enrôler au Croissant rouge, ainsi que Mademoiselle R. Avigdor, directrice de l'école de Kirkliissé. Husséin bey, Directeur de l'Hôpital Sultanié, nous en remercie chaudement, car nous donnons un exemple nouveau en ville.

Nous lui promettons de travailler activement au bien-être de nos soldats.

8 Novembre

La canonnade fait rage sans discontinuer depuis 36 heures. Les Bulgares avaient réussi à se

retrancher tout près de nos forts et voici par quelle ruse de guerre. Après la dernière escarmouche, des officiers bulgares habillés en prêtres, étaient venus enterrer les morts sur le champ de bataille. Ils avaient enterré des morts non, mais des engins de mort, des canons formidables à gros calibre. La bataille d'aujourd'hui a eu pour objet de les en déloger. On nous dit que les Turcs ont réussi à leur prendre 14 canons et 4 voitures de munitions.

Quelques dépêches parviennent de Constantinople. La voie serait-elle dégagée ? On nous annonce aussi un courrier pour la capitale. Vite nous préparons des lettres pour rassurer nos parents éloignés.

9 Novembre

Aucune nouvelle. Plus de dépêches, plus de courrier.

10 Novembre

De concert avec Mademoiselle Avigdor, nous prenons l'initiative de faire une collecte de confitures au profit des malades. Le résultat de notre tournée a dépassé toute espérance. Nous avons obtenu plus d'une quarantaine d'ocques (50 kilos) de confitures, une pièce de toile et une quarantaine de francs avec lesquels nous avons acheté du tabac pour les soldats. Nous avons envoyé le tout à son Excellence le Vali, avec ces quelques mots :

Excellence,

Voulez-vous nous permettre de venir vous offrir, pour le partager à nos chers blessés, ce faible témoignage de la reconnaissance que nous leur devons. C'est le don de quelques familles israélites qui auraient voulu être plus riches pour être plus généreuses. On nous a également offert une pièce de toile que nous mettons à votre disposition et avec laquelle nous pourrions confectionner les objets que vous voudrez bien nous indiquer. Nous avons organisé à l'école un atelier où 17 machines travaillent à confectionner des vêtements pour les soldats malades. Nos élèves et nos institutrices sont heureuses de s'appliquer tout le temps et avec tout leur cœur à ce travail. Nous avons aussi offert nos services à Husséin bey, Directeur de l'Hôpital Sultanié. Usez et abusez de notre travail Excellence, vous nous rendrez contentes et fières en nous procurant la joie d'être utiles.

Pendant que nous vous écrivons, au loin la canonnade retentit, et nos cœurs saignent en pensant au sang qui coule, et pourtant nous regardons l'avenir sans crainte, car notre pays noblement tient tête à tous ses ennemis réunis.

En attendant de pouvoir chanter pieusement et gaiement la victoire, nous vous prions d'agréer, Excellence, l'expression de nos sentiments respectueux.

A. Guéron et R. Avigdor

JOURNAL DU SIÈGE D'ANDRINOPE 15

Son Excellence le Vali a été profondément touché de notre attention. Il nous a fait transmettre par le Grand-Rabbin sa grande satisfaction et nous a écrit la charmante lettre qui suit :

Mesdames A. Guéron et R. Avigdor,

Directrices des Écoles de l'Alliance Israélite
d'Andrinople & K. Klisse

En ville

Mesdames,

J'ai reçu avec le plus vif plaisir votre lettre
du 11 Crt.

Je ne sais comment vous remercier des
efforts si louables que vous déployez pour
contribuer au bien être de nos chers soldats
blessés.

C'est avec une profonde reconnaissance que
j'ai pris possession aussi du produit de la
collecte chez certaines familles Israélites,
lequel je me suis empressé de remettre à la
commission constituée ad hoc.

Je vous prie de vouloir bien, si possible,
communiquer à ces vaillantes dames mes plus
sincères sentiments de reconnaissance pour
leurs sacrifices si généreux, dignes de vrais
patriotes Ottomanes.



Sous peu j'aurai l'occasion et l'honneur de vous remettre au nom de la commission des robes de chambre et habits courts que je vous prierai de vouloir bien faire coudre au moyen des machines se trouvant dans votre école.

En vous réitérant mes profonds remerciements pour l'initiative si désintéressée et humanitaire que vous avez prise, je vous prie, Mesdames, d'agréer l'expression de mes sentiments bien respectueux.

Le Gouverneur Général d'Andrinople

signé Halil

Mon initiative de ramasser un peu de confiture pour les blessés n'a pas rencontré que des encouragements. Le grand-rabbin a cru devoir me témoigner du mécontentement que mon initiative n'ait pas passé par son canal. J'ai répondu que dans la mesure de mes moyens, en tant que représentante de l'Alliance, je devais donner au gouvernement un gage de sa sympathie pour notre pays.

13 Novembre

Sur la prière officielle du Directeur de l'Hôpital Sultanié, j'y fais installer une succursale de notre Atelier de l'école de filles. Sous la surveillance de deux de nos institutrices et la garde d'un soldat Israélite 8 de nos élèves travaillent à la confection des vêtements et de la lingerie ainsi que des objets de pansement.

JOURNAL DU SIÈGE D'ANDRINOPLE 17

Sur ces entrefaites, je reçois du grand-rabbin la lettre ci-dessous.

Andrinople le 13 Novembre 1912

Madame la Directrice,

Dans une réunion extraordinaire d'hier, Messieurs le Président, le Vice-Président et quelques membres du Conseil Général et du comité scolaire de votre école, ont décidé que nos écoles recommencent dès à présent, leurs cours avec le personnel enseignant existant dans notre ville, en s'arrangeant tant qu'il soit possible comme on l'a fait ailleurs.

Je me fais un devoir de vous communiquer tout cela et espère bien que vous voudrez agir en conséquence.

Agrééz, madame la Directrice, l'expression de ma parfaite considération.

Le grand-rabbin
H. Béjarano

En réponse à cette lettre, j'ai soumis au comité scolaire les obstacles qui s'opposaient à l'ouverture de l'école : manque d'institutrices, de matériel, d'eau, de bois de chauffage et d'argent. Je fis en même temps remarquer l'incorrection du procédé qui consistait à prendre une décision où j'étais la principale intéressée, sans me consulter.

J'obtins du Comité la promesse qu'il pourvoirait à tout.

L'école de filles rouvrit le dimanche 17 novembre.

20 Novembre

Les témoignages officiels de satisfaction manifestés par les autorités de l'ouverture de l'atelier à l'école Sultanié ont malheureusement provoqué des jalousies et de la malveillance. Les mêmes personnes qui ont tout fait pour me noircir à vos yeux, alarmées des témoignages de sympathie que me valaient mon initiative et le travail de nos élèves se sont employées par tous les moyens à contrecarrer mes efforts. Je vous remets ci-inclus un billet me prévenant de ces intrigues. Quoique anonyme il est empreint d'un accent de sincérité facile à reconnaître.

Je recevais ce billet hier et aujourd'hui, Monsieur Joseph Barisaac, membre du Comité de l'école de filles, s'adressant à moi, en ami, soi disant, me prévenait qu'il avait été chargé par le conseil rabbinique de faire fermer l'atelier du Sultanié sans même me prévenir, mais qu'il s'y était refusé par égard pour moi ; j'ai facilement reconnu derrière ces égards, la crainte de la responsabilité que personne ne peut encourir en ce moment en fermant cet atelier qui fait honneur tout à la fois à l'Alliance et à la Communauté. Mais ce n'est pas tout, le même jour Monsieur Joseph Barisaac et le Grand-rabbin, n'ont point craint de me demander de fermer cet Atelier en endossant toutes les responsabilités.

Dans mon désir d'éviter tout ce qui pourrait donner lieu à un litige dans les circonstances actuelles, je me suis déclarée prête à acquiescer à leur demande, pourvu que leur désir me fut transmis par écrit. Ils s'y sont formellement refusés.

Découragée de voir mes efforts critiqués, de me sentir blâmée quand j'agis, blâmée quand je reste inactive, effrayée d'un parti pris non dissimulé, j'ai déclaré au grand-rabbin que je n'agirais, renonçant à toute initiative, jusqu'au rétablissement d'une situation normale que d'après les ordres de la Communauté et sous sa propre responsabilité.

Devant cette attitude, le grand-rabbin qui ne craint rien autant que les responsabilités a laissé le règlement de la question en suspens.

Dois-je ajouter que les conditions dans lesquelles fonctionne l'atelier installé au nom de l'Alliance excluent l'ombre même d'une atteinte à la morale ou à la pudeur. Cet atelier est en effet installé au rez-de-chaussée, les malades étant au premier étage, dans une salle donnant sur la rue et sous la surveillance de deux institutrices, gardés par un soldat israélite qui est chargé du service. Autant que le travail de l'école me le permet j'y fais des visites fréquentes. J'ai eu le plaisir de constater que tout y fonctionne dans le plus grand ordre. Les élèves qui y viennent en rang accompagnées de leurs institutrices s'en retournent de même et ne quittent jamais la salle de travail dans l'entre-temps.

Les parents ont sollicité pour leurs enfants l'honneur de servir la patrie à leur façon, je n'ai pu accorder cette faveur qu'à un nombre restreint de fillettes que j'ai choisies exprès parmi les familles les mieux considérées de la ville. Cela seul suffit à enlever toute force d'action au Conseil rabbinique dont on a réveillé le fanatisme. Le parti qui s'acharne à dénaturer toutes mes actions agit avec un sans-gêne déconcertant. Ce que je regrette c'est que le grand-rabbin le suive de gré ou de force dans ses intrigues. Il me communique *verbalement* la décision du conseil rabbinique en comptant sur ma faiblesse de femme, que tout effraie en ce moment, pour me faire prendre une mesure préjudiciable dont personne ne voudra accepter la responsabilité. On ne voit pourtant pas de mal à ce que les filles du grand-rabbin aillent soigner les blessés de l'hôpital anglais.

Excusez-moi, Monsieur le Président, de vous entretenir au milieu des circonstances tragiques que nous traversons de questions aussi mesquines ; j'en souffre plus que de l'isolement et des privations, des inquiétudes et des dangers que nous réserve le siège. Mais qu'importe si les maux dont je souffre me permettent d'être utile et me fournissent l'occasion de me montrer une digne missionnaire de l'Alliance.

Jeudi 21 Novembre

Ce soir vers 4 heures la police a fait brusquement fermer au marché tous les magasins et obligé les commerçants à rentrer chez eux de suite. Nous ignorons la cause de cette mesure, mais l'on

pense que le séjour dans cette partie de la ville est dangereux.

Vendredi 22 Novembre

Décidément la situation devient grave. Les Bulgares ont réussi à installer quelques gros canons, dans une position à l'abri des canons de nos forts, d'où ils ont commencé à tirer sur la ville. L'ennemi vise Sultan Sélim où se trouvent les appareils de télégraphie sans fil afin de nous enlever jusqu'à cette dernière ressource de communiquer avec le dehors. Ils visent encore les départements militaires et les poudrières. Des illavés invitent les particuliers à rentrer chez eux, à éviter les attroupements afin que les boulets égarés ne fassent pas trop de victimes. Une centaine de boulets ont éclaté depuis hier dans le voisinage du Kéik et de Sultan Sélim. Quelques maisons détruites, un incendie, quelques blessés et une jeune musulmane de 17 ans horriblement éventrée par un boulet, tel est pour le moment le triste bilan de ce que nous connaissons des ravages de ces deux premières journées de bombardement.

La canonnade et la fusillade continuent sans interruption. Accompagnée du domestique de l'école, je vais à l'hôpital où nos courageuses petites filles préparaient malgré tout des bandages pour les blessés, et se dépêchaient beaucoup, pensant à ceux que la canonnade leur annonçait encore. Je fis rentrer chez elles toutes ces fillettes accompagnées d'un soldat. Une pluie opiniâtre et froide continue à tomber, le ciel est sombre et lugubre en harmonie

avec nos sentiments, il semble pleurer sur la jeunesse victime de mesquines ambitions. Dans l'après-midi le soleil paraît et la bataille se ralentit pour finir complètement à 6 heures du soir.

A l'école le matin personne, 4 institutrices et 10 élèves.

Jusqu'à dix heures la Communauté, qui avait pris sur elle l'ouverture de l'école, ne songe même pas à se renseigner sur ce que l'on y fait. 10 heures je fais rentrer élèves et institutrices.

Dimanche 24 Novembre

La nuit du vendredi au samedi a été calme, quelques coups de canon, très espacés le samedi matin. Nous nous attendions à lire des illavés rassurants. Mais nous n'apprenons rien, et ce n'est pas le cas de dire : pas de nouvelles bonne nouvelle. Prudemment chacun reste chez soi, tremblant à chaque instant de voir recommencer le bombardement de la veille, tremblant aussi qu'un éclat d'obus ne vienne nous relancer jusque dans notre chambre.

Mais aujourd'hui nous traversons des moments d'angoisse affreuse. Le bombardement intérieur de la ville se poursuit sans trêve le jour et la nuit. Après la détonation, l'obus bulgare s'annonce par un sifflement strident pour s'abattre ensuite sur la victime que le malheur a choisie. Certains boulets venant à frapper sur un terrain mou s'enfoncent dans le sel sans faire plus de mal, mais d'autres

frappant un corps dur, éclatent et leurs fragments sèment la mort à plusieurs mètres à la ronde, provoquant des incendies. D'autres enfin éclatent en l'air, ce sont les shrapnells qui versent une pluie de ferraille, de balles et d'éclats d'obus partout où ils éclatent. C'est la loterie de la mort et quelle mort ! Trop heureux encore si la mort vous atteint au lieu d'atteindre les vôtres.

Ils sont lâches les Bulgares de s'attaquer ainsi à une population pacifique et d'atteindre sans merci les femmes et les enfants.

Mardi 26 Novembre

Le bombardement toujours, je commence à voir mon énergie faiblir et mon enfant que j'allaité s'en ressent. Hier soir, grand incendie près de Sultan Sélim. Qu'advierait-il de nous ? Je ne sais pourquoi je pense constamment à la catastrophe du Titanic et je frissonne : (Plus haut, plus haut, c'est le cri de ma foi !). Ma foi espère en la vie et j'ai peur de mourir. J'ai peur, c'est vrai. De quel égoïsme inconscient nous sommes animés. En face du danger, alors que si près de nous la mort cruelle travaille avec une faux bien aiguisée.

Notre unique espoir est maintenant dans l'arrivée de l'armée libératrice, le (Chark Ordou), armée de l'est. On nous avait annoncé il y a quelques jours sa venue dans les 48 heures. Lulé Bourgas disait-on était dégagé, la victoire nous paraissait certaine. Et maintenant le Chark Ordou n'est encore qu'à Tchataldja où il aurait remporté

une grande victoire sur les Bulgares. Donc ces derniers ont déjà réussi à se rendre à Tchataldja. Iraient-ils comme en 1877 les Russes, dicter la paix aux portes de Constantinople ?

Et notre pauvre pays, que va-t-il devenir devant tant d'ennemis réunis et l'Europe insensible ! Et l'on a la prétention d'appeler ce vol de territoire, ce carnage avec engins parfaits, la civilisation du 20^e siècle. J'ai parcouru des volumes chantant avec enthousiasme les bienfaits des progrès actuels et je souris amèrement en y songeant. On veut déchirer notre pays en lambeaux comme une autre Pologne et l'Europe se tait et trouve cela juste car elle se dit tout bas : j'aurai aussi quelque chose.

A peine remise des luttes intestines créées par la Constitution la Turquie trouve maille à partir avec l'Italie qui juge utile, je ne sais comment de lui voler une province. Elle se débat contre la population belliqueuse du Yémen, on lui crée des difficultés en Macédoine, et pour finir les ennemis envahissent son territoire de quatre côtés à la fois.

Les codes n'ont pas changé depuis le Grand Frédéric, ils respectent les moulins mais volent les provinces.

2 Décembre

J'en suis à peine remise. Mardi dernier le bombardement intérieur de la ville se poursuivait sans pitié et dans tous les quartiers. Les obus et les shrapnells tombent sans discontinuer sur la ville. Un

shrapnell a éclaté juste au dessus de ma tête et c'est miracle que j'en sois restée indemne. Ma frayeur est indescriptible. Fort heureusement encore, j'avais quitté quelques minutes auparavant la cour de l'école où un shrapnell avait laissé tomber six balles et fait une large brèche dans le mur.

D'ailleurs la population entière affolée, se dirigeait vers Karagatch que jusque-là les Bulgares avaient respecté. Quel triste exode ! Tous avaient quitté leurs maisons à la grâce de Dieu, une miche de pain sous le bras. Avec la file ininterrompue d'hommes, de femmes, d'enfants, de prêtres, de soldats, de malades, de charrettes la route que nous suivions présentait le triste spectacle de l'homme fuyant devant l'homme et se riant de la fraternité. Les maisons à Karagatch, toutes vides du reste, ont été prises d'assaut. Le lendemain, et comme pour réaliser d'une façon trop cruelles la légende du Juif errant, chacun retournait à Andrinople, car le sifflet strident des obus bulgares avait suivi la foule tremblante. Tous les Consuls ont fait une protestation par télégraphie sans fil auprès de leurs ambassadeurs à Constantinople. Malheureusement sans résultat car le bombardement se poursuit toujours plus intense. Vivants aujourd'hui, le serons-nous encore demain ?

Les denrées alimentaires se raréfient. Nous manquons jusqu'à ce jour de pétrole, de sucre, de sel d'alcool, de bois de charbon. Maintenant, il faut assiéger la boulangerie pour se procurer une miche de pain, trop heureux encore de ne pas s'en retourner les mains vides. Nous nous sommes

heureusement approvisionnées d'un peu de farine et nous pétrissons le pain à la maison.

Je souris quelquefois en songeant à l'inconscience avec laquelle étant petite fille, je récitais mon *Siège de Paris en 1870*. Les Parisiens avaient écrit à l'entrée de leurs restaurants : "Rat goût de mouton." Quel ragoût ! et sera-t-il notre lot dans quelques semaines ?

Depuis la panique de mardi dernier les enfants ne vont plus à l'Atelier ; je n'ose prendre sur moi la responsabilité de les y envoyer, certains hôpitaux s'étant eux-mêmes transportés à Karagatch.

Les consuls ont réuni leurs nationaux dans des établissements solidement construits et dont les caves peuvent relativement résister aux boulets. L'école de garçons bâtie en pierre regorge de familles israélites réunies par deux ou trois dans la même pièce.

Et dire qu'au milieu de toute cette panique, de toute cette misère nos pauvres monitrices attendent encore des arriérés de trois et quatre mois. Malgré la répugnance que j'ai de m'adresser à ceux qui en ce moment forment la Communauté, je suis dix fois revenue à la charge pour demander un peu d'argent en leur faveur et je n'ai obtenu que des promesses.

Mercredi 4 Décembre

Hier mardi la nouvelle de l'armistice nous est tombée comme un rayon de soleil au sortir d'un long tunnel tout noir. Notre joie est immense. Cette situation que nous croyions sans issue aura enfin un terme et nous pourrons revoir nos parents éloignés qui nous croient perdus à jamais peut-être. Échappés miraculeusement à la mort nous croyons revivre une autre existence.

Des bruits d'une grande victoire turque à Tchataldja circulent en ville transmis par des personnes autorisées. L'armistice serait la suite de cette victoire. Des délégués bulgares ont été vus quand ils venaient en ville, pour demander au Commandant de se rendre disent les uns, pour s'entendre sur les conditions de l'armistice et la délimitation de la zone neutre disent les autres. Nous pensons pour cette fois que c'est fini et que nous ne courons plus aucun danger. Vous jugez de notre surprise lorsque le soir de ce même jour vers les huit heures, une canonnade terrible, désespérée changea en une panique exceptionnelle une quiétude si longuement attendue. Le bombardement continu, féroce, avait provoqué 3 incendies à la fois embrasant le ciel d'une triste nuit sans lune. De mauvais plaisants disaient que c'était là une façon quelque peu bruyante de sceller l'armistice.

Cette alerte a été la dernière, la nouvelle de l'armistice est aujourd'hui officiellement annoncée par un illavé qui nous fait part de l'ouverture des négociations de paix. Une dépêche de source



officieuse il est vrai, mais qui a rapidement fait le tour de la ville annonce une grande victoire de nos armées à Kayadjik à quelque distance de Phillipopole. Une armée turque débarquée à Midia sur la mer Noire aurait pénétré en Bulgarie par Tirnovo et rejoint à Kayadjik une autre armée turque venue par Gallipoli, Démotica et Kirdjali après avoir écrasé l'armée bulgare qui gardait le pays. C'est une victoire éclatante pour notre pays. Les Bulgares, dit-on, entourés de toutes parts sont affamés et c'est nous, nous qu'on voulait prendre par la famine qui leur fournissent des vivres. Une ligne de 400 drapeaux blancs marque la limite des deux camps ennemis. Les adversaires de la veille vivent maintenant en bonnes relations. Triste inconstance des choses humaines.

15 Décembre

Le comité scolaire me demande la réouverture de l'école. Sans personnel, sans élèves (380 enfants sur 900 arrivent à l'école) sans eau, les conduites ayant été détruites par les Bulgares, sans bois de chauffage et sans matériel, je rouvre l'école en demandant qu'à tout prix il soit payé un acompte à nos monitrices.

18 Décembre

Voilà 4 jours que l'on me promet 50 livres sur les 500 que l'Alliance, l'Hilfs-Verein et le Bénébérît ont eu la sollicitude d'envoyer à notre Communauté par la télégraphie sans fil. Je n'ai encore rien reçu, la misère de nos monitrices est atroce. Je leur prête en m'endettant.

Cependant la vie renchérit depuis le commencement du siège, et le renchérissement s'accroît davantage à mesure que les jours passent.

Des objets de première nécessité atteignent des prix inabornables aux bourses les mieux garnies. Le sucre et le sel se vendent 10 et 15 francs l'okke, le pétrole 4 fr. Le prix du pain et de la farine a doublé. Celui des légumes, des œufs, des pâtes alimentaires a triplé. La viande, abondante au début du siège, coûte de jour en jour plus cher. C'est maintenant que la misère devient de jour en jour plus cruelle.

Chez les pauvres gens les chandelles fumeuses fabriquées sur place, ont remplacé les lampes à pétrole, la saumure du fromage remplace le sel dans la fabrication du pain et la cuisson des légumes. Cette saumure qui est jetée d'ordinaire se vend dans les épiceries 1 fr. l'okke. Encore les pauvres gens sont-ils souvent obligés de faire la queue pendant des heures avant de s'en procurer des quantités infimes. Pour peu que le siège continue encore cette dernière ressource finira par faire défaut.

Pourtant l'atelier continue à travailler pour le service des blessés. Je viens d'apprendre qu'une de nos institutrices a eu ses meubles brûlés à la suite d'un incendie provoqué par un boulet explosif tombé dans la maison qu'elle habitait.

En ville l'état sanitaire laisse beaucoup à désirer. La scarlatine, le choléra et la dysenterie viennent de s'y déclarer. Nos enfants boivent l'eau

de l'Arda, contaminée par les cadavres qu'elle a charriés. C'est très imprudent. Je m'empresse d'en informer le Comité scolaire en le priant de prendre des mesures en conséquence.

19 Décembre

Nous commençons à douter de la victoire. La voie ferrée, fermée pour nous est ouverte pour le ravitaillement des armées ennemies. Des trains remplis de provisions passent par Andrinople sans s'arrêter. Le train royal du tzar Ferdinand est passé venant de Bulgarie à destination de [blanc].

La population est abattue, énervée, elle a soif de nouvelles. Des officiers d'état-major ont l'air ennuyé et triste ; l'un d'eux que nous voyons souvent nous laisse clairement entendre que nous sommes battus. On parle d'une conférence à Londres.

Tous les jours des nouvelles contradictoires se répandent parmi lesquelles il est difficile de démêler la parcelle de vérité travestie par l'imagination ou cachée par des mensonges. L'air est rempli de mystère. Cette ignorance du lendemain, cette incertitude sont insupportables. Chacun s'enferme chez soi à 5 heures fatigué de ne rien faire, ennuyé d'attendre, agité dans son sommeil, soupirant après un jour froid de décembre souvent pluvieux et long et long avec au bout une nouvelle nuit morose.

25 Décembre 1912

Sur un ordre formel transmis par le Commandant de la Place, par l'entremise du Grand-rabbinat aux écoles, nous nous voyons dans la nécessité de les fermer. Je regrette de voir que nous avons perdu déjà les meilleurs mois de l'année scolaire, mais comment essayer d'é luder cet ordre quand les conditions sanitaires sont si déplorable s.

1 Janvier 1913

Tel qui n'a pas senti les tourments de l'attente, des espoirs sans cesse renouvelés et tous les jours déçus ne saurait revivre avec moi les longues et monotones journées qui s'écoulent depuis la proclamation de l'armistice. Voilà plus d'un mois que le canon lugubre se tait, que les batailles meurtrières ont cessé, et que nous attendons que les hommes, las de s'entre-tuer, se mettent enfin d'accord pour la satisfaction de leur ambitions. Un moment nous avons eu foi en la victoire de notre cher pays, nous avons espéré que les coalisés respectueux de sa force se tiendraient enfin tranquilles, nous avons entrevu une Turquie prospère mais le morne abattement qui règne autour de nous, le silence de chacun sur les événements passés sont d'une triste éloquence là-dessus.

Imaginez-vous une ville sans vie, silencieuse, avec des rues plus désertes en plein jour que ne le sont les rues de Paris à 2 heures du matin ; devant cet aspect désolant on ne peut se défendre d'un frisson toutes les fois que l'on quitte sa maison et

que l'on contemple le blanc manteau de neige qui a tout recouvert, comme s'il voulait encore rendre notre prison plus triste.

Imaginez-vous les ouvriers, les commerçants, les fonctionnaires oisifs et las promenant nerveusement les mains dans leurs poches leurs peines et leurs soucis, ou s'attablant de longues heures autour des tables d'un café et si vous longez avec moi les quartiers pauvres de la ville, vous y verrez la misère qui a très froid et qui a très faim, vous la retrouverez dans les cabarets noyant dans l'alcool les soucis du chômage et l'ennui des jours sans fin.

Baucoup de l'argent que nos coreligionnaires de l'Europe ont eu la générosité d'envoyer à nos pauvres s'en est allé ainsi remplir les comptoirs des cabaretiers et vider les tonneaux, quand la femme et les enfants à la maison crient la faim et le froid. Et je prendrais la liberté de vous demander en passant d'envoyer vos prochaines donations, car je sais combien vous êtes généreux, sous forme de denrées premières et principalement en farine. C'est l'unique façon de soulager ceux qui ont faim.

Et pendant que nous rationnons notre farine, que nous mangeons d'un pain sans sel, et que le soir nous dînons à la clarté diffuse d'un méchant quinquet, par centaines les wagons bulgares traversent notre station remplis de provisions et le mécanicien très fier nous gratifie d'un salut protecteur. Très fier il y a de quoi. D'après quelques journaux français que nous avons réussi à

nous procurer, les Bulgares auraient étonné l'Europe par la rapidité de leur conquête et le génie de leur plan d'action. Salonique pris par les Grecs ! Janina et Monastir dit-on se seraient rendus. Dans tous les cas les Bulgares sont installés à Dédéagatch et imposent des conditions inacceptables à la Turquie.

4 Janvier

Les nouvelles continuent à être mauvaises, des cartouches nouvelles ont été distribuées aux soldats, des préparatifs sont faits par les autorités militaires qui déploient une grande activité, et les bruits circulent avec persistance d'une reprise des hostilités, très probable.

6 Janvier

Un illavé paru aujourd'hui félicite la population et la garnison d'Andrinople pour le courage, l'abnégation et le dévouement qu'elles ont montrées pendant le siège, dévouement et abnégations qui contribueront à améliorer les conditions de la paix qu'on espère prochaine. Nous savons hélas ce que valent ces promesses pour en avoir déjà été bernés depuis si longtemps. Nous sommes encore loin de la délivrance et pourtant nous nous sentons à bout de patience.

Il y a aujourd'hui exactement trois mois que les hostilités ont commencé, plus de deux mois et demi que nous sommes cernés et plus d'un mois et demi que l'armistice est signé. Depuis que le canon s'est

tû nous n'avons cessé d'être bernés de l'espérance de la fin prochaine de notre isolement. Chaque jour l'on nous a annoncé l'arrivée imminente d'un train de ravitaillements venant de Constantinople et chaque jour les faits ont démenti notre espoir.

Nous finissons par ne plus croire à rien qu'à ce que nous voyons de nos propres yeux ; et ce que nous voyons est hélas lamentable.

Lentement nous avons vu la belle forêt qui du pont s'étend jusqu'à Karagatch s'éclaircir d'abord puis disparaître par endroits sous la hache des bûcherons, les mûriers et les arbres fruitiers, une des plus grandes richesses de notre région, arrachés en masse pour servir de bois de chauffage.

Verdoyants il y a encore une quinzaine de jours, les pâturages ont disparu sous la neige, et les rares animaux qui nous restent n'ont plus la ressource de gratter le sol pour arracher le minuscule brin d'herbe que leurs dents ont peine à saisir. Le paysan qui veut prolonger l'agonie de sa bête dans l'espoir de la sauver, déterre les racines desséchées et les arrache au sol durci. Nourries de ces racines et des tiges de balais ces bêtes fournissent à la boucherie une viande coriace et insalubre.

Sur la route gelée pendant qu'un cheval décharné traîne péniblement notre brichka, nous voyons de pauvres bœufs tombés sur la route morts d'inanition. Serait-ce bientôt le tour des pauvres diables que nous voyons hâves, amaigris par les privations de tomber ainsi sur le chemin faute d'un morceau de pain.

Secondée par la famine, le manque de sel, de bois la dysenterie, le choléra, la mortalité augmente dans des proportions alarmantes surtout parmi les pauvres gens. Aussi les victimes faites par le siège dépassent déjà et de beaucoup celles du bombardement.

D'après un bilan officiel, il a été lancé sur la ville 1300 boulets et shrapnells qui ont fait une centaine de victimes humaines dont 30 tués et 70 blessés et démolis, incendié ou endommagé 350 maisons ou boutiques. Les pertes les plus importantes ont été supportées par un magasin arménien qui déclare des préjudices pour 14.000 Ltq et 2 maisons israélites, Lago et Sofer qui ont subi 2.500 Ltq de pertes chacune.

La situation de notre région ressemble en ce moment à celle d'un homme traversant la phase aiguë d'une maladie et dont on ne peut apprécier l'affaiblissement qu'à la convalescence.

Quand les dizaines de milliers d'émigrés réfugiés dans notre ville rentreront dans leur villages, ils trouveront probablement leurs chaumières brûlées ou dé garnies de tous les objets, de tous les approvisionnements qu'ils avaient abandonnés dans leur fuite précipitée, leurs arbres fruitiers abattus, leurs champs dévastés ou pour le moins incultes, leur basse-cour envolée. Privés du secours des jeunes gens tombés sur le champ de bataille, de leurs bêtes vendues à vil prix, comment pourront-ils se refaire une existence. Dépouillés du fruit du labeur de 30 années perdu en quelques mois

de guerre combien ces pauvres paysans devront-ils s'imposer de privations, travailler pour retrouver le peu d'aisance si péniblement et si lentement acquis.

Quelle que doive être l'issue de la guerre notre région essentiellement agricole devra traverser plusieurs années de crise avant de se relever. Il faut avoir vu de ses yeux les effets de la guerre pour en sentir toute l'horreur.

"Les guerres dit-on exaltent les vertus et fortifient les cœurs ?"

Elles sont sans doute, génératrices d'abnégation, de dévouement. Vues de loin elles apparaissent comme l'effort sublime d'un peuple vers l'idéal qu'il s'est proposé. Pourtant le patriotisme pourrait trouver des moyens moins sanguinaires de se manifester. Le but d'une guerre peut être noble et généreux, mais la guerre elle-même est un appel à la violence et la violence réveille dans le cœur de l'homme trop de sentiments cruels, trop d'instincts féroces. La bête humaine domptée par les lois, la religion, la morale reprend le dessus quand les haines de race se déchaînent librement.

Préoccupé de se sauver dans la défaite l'homme oublie ses devoirs envers son prochain et laisse se noyer un ami de vingt ans sans lui tendre une main secourable de peur d'être retardé dans sa fuite. Des soldats et des officiers m'ont raconté, sans même l'ombre d'un remords, avoir ainsi abandonné leurs amis sur leur chemin sans leur tendre cette main charitable.

Pour le soldat aveuglé par le carnage, l'ennemi blessé n'en devient pas pour cela digne de pitié. A Marach, comme nous l'a raconté le commandant chargé de défendre cette position, les infirmiers turcs n'ont pu voler au secours des blessés turcs ou bulgares restés sur le champ de bataille sans servir de cible à l'ennemi. Dans les journaux français que nous avons pu lire, les Bulgares faisaient un reproche semblable aux Turcs.

A Cartal Tépé un des points les plus âprement disputés par les belligérants, un soldat turc tombe blessé les jambes immobilisées par la mitraille. Les Bulgares approchant il fait le mort et reçoit trois blessures de baïonnette, l'ennemi voulant par ce moyen achever les blessés restés sur le champ de bataille ; par miracle ce malheureux survécut à ses blessures. Trois jours après les Turcs reviennent, conduisent ce pauvre soldat à l'hôpital où il guérit et raconte sa triste odyssée. Il a été photographié par les soins des autorités militaires en présence des Consuls des Puissances.

Un fait vient de m'être raconté, je vous le communique tel quel, car il se passe de commentaires.

Le sel faisant défaut en ville une requête fut adressée, par le canal du Grand-rabbinat, au nom des professeurs, au Directeur de la Dette Publique qui en envoya une douzaine de kilos pour le personnel des écoles israélites, sur lesquels 4 kilos seulement furent distribués aux rabbins favoris du grand-rabbinat, le reste disparut, sans que ni nos

monitrices ni les professeurs de l'école de garçons en eussent eu un seul gramme. Monsieur Joseph Barisaac membre des Comités des deux écoles eut pour son compte un kilo et demi de sel.

19 Janvier 1913

A mesure que le temps passe les devantures des épiceries se dégarnissent davantage. Les haricots, les petits pois, le riz, les pâtes alimentaires, les pommes de terre et tout ce qui peut remplacer le pain se recherchent à prix d'or.

Du fond des magasins ont surgi des haricots moisis, puis des fèves sèches datant de plusieurs années. Engloutis en quelques jours ils sont maintenant introuvables. Les choux marinés, les fruits confits, la sauce tomate qui dispensait de sel deviennent de plus en plus rares et manquent aux pauvres dont le dénuement est extrême.

Pour les privilégiés de la fortune il y a encore un peu de sel fabriqué artificiellement et vendu au prix des produits pharmaceutiques.

Les abords des boulangeries gardées militairement sont continuellement encombrés par une foule compacte qui attend patiemment des heures entières avant d'obtenir une minuscule miche de pain noir et amer, à moitié crû et semé de paillettes. Dans la farine employée pour faire ce pain le blé entre pour une quantité infime. Les meuniers seuls pourraient nous dire ce que l'on y ajoute encore à côté de l'orge, du maïs, du sorgho,

du millet et du son. Mieux que tout, un petit échantillon que je vous garde vous montrera la valeur nutritive de ce pain. Depuis longtemps déjà les minoteries ont reçu l'ordre de ne plus vendre de farine et se conforment strictement à la consigne des Autorités.

21 Janvier 1913

Mes institutrices souffrant de la faim, quelques unes s'étant plusieurs jours nourries de maïs bouilli et une autre ayant jeûné toute une journée, j'ai intéressé à leur souffrance le cœur de Madame Funduklian, la femme du principal actionnaire de la société des minoteries, qui fit l'impossible pour m'envoyer quatre sacs de farine comme en témoigne la carte qu'elle m'a adressée et dont je vous donne copie ci-dessous.

Me V. L. Funduklian a reçu l'aimable lettre de Mme Guéron et lui annonce qu'elle a fait tout son possible pour faire envoyer 8 sacs de farine aux institutrices mais elle est désolée d'avoir reçu un refus du moulin vu que la main des Autorités ne laisse rien accorder ; j'ai renouvelé nos démarches et j'espère qu'on leur enverra au moins 4 sacs. J'espère que vous serez satisfaite avec ce minimum. J'ai immédiatement fait distribuer cette farine sous mes yeux, en votre nom, certaine de votre approbation.

Je vous serais obligée d'adresser à cette dame de cœur une lettre de remerciements pour m'avoir permis d'assurer à mes institutrices quelques semaines de pain.

22 Janvier

On commence à parler de la reddition de la ville que les Bulgares réclament à tout prix. Tous les journaux qui nous parviennent nous apportent les conseils que l'Europe donne dans ce sens à la Turquie. Un énorme abattement règne parmi les officiers supérieurs. On nous raconte que Chukri Pacha a longtemps pleuré.

L'Europe nous dit-on prépare une note comminatoire à l'adresse de la Turquie et la Bulgarie un ultimatum lui enjoignant de céder Andrinople. A Constantinople on serait sur le point de se soumettre.

Coup sur coup nous apprenons l'assassinat de Nazim Pacha, la chute du cabinet Kiamil et le retour des Jeunes-Turcs au pouvoir. Nous sommes repris par l'inquiétude car nous savons le parti au pouvoir fort belliqueux. Pourtant quelques officiers supérieurs nous annoncent un changement pour la fin du mois. Nous voulons malgré tout croire à la paix prochaine.

Il fait un temps splendide. Mais les campagnes présentent l'aspect de la plus affreuse désolation. Les soldats ont passé partout et tout piétiné, tout brûlé, tout détruit.

30 Janvier

Nous apprenons la fin de l'armistice. Suivant les conventions dans quatre jours les hostilités

doivent recommencer. Notre professeur de gymnastique qui a été aux avant-postes causer avec un docteur militaire bulgare, nous rapporte, d'après les dires de ce dernier, que 17 canons sont braqués sur la ville pour la réduire à feu et à sang, si elle refuse de se rendre. A la famine viendra encore s'ajouter le fléau du bombardement. La mort hideuse emportera donc toujours de nouvelles victimes. Le sang innocent continuera de couler ; et cette fois encore les femmes et les enfants paieront un large tribut à la guerre.

3 Février

Pendant ces quatre derniers jours la ville a présenté un mouvement inaccoutumé. Tous ceux qui ne se sont pas crus à l'abri chez eux ont précipitamment quitté leurs maisons. Les hans, l'école de garçons, les écoles catholiques solidement construits ont été envahis par les réfugiés et sont bondés. Préoccupés de la santé de notre enfant nous restons à Karagatch, quoique ce faubourg soit aussi menacé que les autres.

Les commerçants vident leurs magasins et transportent leurs marchandises dans des bâtisses en pierre.

Vers deux heures une bonne nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Donnée par un officier supérieur au Grand-Rabbin, aux banques, l'annonce de la prolongation de l'armistice pour quatre jours remet l'espoir dans tous les cœurs et nous fait augurer d'une paix prochaine. Malgré tant

de déceptions nous y ajoutons foi, le commandant de la division de Karagatch nous la disant officiellement confirmée.

4 Février

Encore une fois les faits ont démenti notre espoir. Hier soir à huit heures exactement le canon s'est remis à tonner. De nouveau les boulets ont passé par-dessus nos têtes avec un bruit strident faisant de nouvelles victimes, achevant la ruine des quartiers turcs si cruellement atteints lors du premier bombardement, et la propageant à de nouveaux quartiers. Les rues de la ville sont désertes, tous les magasins fermés. Les boulangeries barricadées comme des forteresses et gardées militairement continuent à être assiégées par des malheureux qui luttent désespérément pour arriver au guichet et qui récoltent force coups, horions ou blessures avant de gagner la microscopique miche de pain qui continue à se vendre toujours une piastre.

Le spectacle de ces femmes, de ces enfants, de ces vieux, hâves, échevelés montant continuellement à l'assaut des boulangeries et continuellement repoussés à coup de crosse est affligeant au dernier point. Quand on s'en est éloigné le cœur continue à rester serré et le soir ce spectacle revit devant vos yeux comme une apparition lugubre.

Parfois le brave homme qui sommeille au fond du cœur du soldat posté devant le four se réveille, sa besogne cruelle lui répugne et le révolte. Témoin

ce réserviste qui lâcha son fusil et cessa de faire le Cerbère à l'entrée du four en disant, "*Après tout ils ont raison*", quand on lui eut fait remarquer que les pauvres qu'il refoulait avec rudesse luttèrent contre la faim.

Instinctivement à chaque obus qui siffle je frémis ; et la nuit pendant le sommeil entrecoupé par le crépitement sinistre des canons, des fusils et des mitrailleuses, je me recueille machinalement sous mes couvertures, me rapetissant, me blottissant comme pour laisser passer l'orage sans cesse renaissant.

5 Février

Quelle triste journée. Tout autour de mon logement de Karagatch à une cinquantaine de mètres à la ronde plus d'une vingtaine de boulets ont éclaté. Deux sont tombés sur des maisons voisines, dans des pièces habitées par plusieurs personnes qui ont miraculeusement échappé à la mort pendant que tout croulait autour.

En rentrant de la ville mon mari m'annonce qu'un boulet ayant traversé le toit et la fenêtre d'une maison voisine et éclaté dans la rue avait lancé contre mon bureau de l'école des filles des fragments qui ont percé le mur et brisé les poutres le soutenant. Dans toutes les pièces avoisinantes et dans les maisons rapprochées les vitres sont brisées. J'avais heureusement fait garder à la Banque avec une partie de mes effets, les cahiers de compte. Un boulet a également atteint l'étage supérieur de l'école de garçons. Les dégâts y sont importants.

Les avions bulgares ont voltigé au-dessus de la ville et lancé à la population et aux soldats une proclamation dont je vous donne la copie ci-dessous:

Proclamation

Officiers et citoyens d'Andrinople

L'armistice conclu il y a deux mois entre la Turquie et les alliés est déjà rompu. La responsabilité en incombe à la coterie jeune-turque. Au moment où le cabinet de Kiamil pacha solidairement avec le Grand Divan ont résolu à l'unanimité de céder Andrinople aux alliés, parce que la Turquie ne peut pas continuer la guerre et dans leur note collective ont souligné expressément qu'avec le refus de céder Andrinople, la Turquie risque l'Asie Mineure elle-même une foule de fonctionnaires révoqués, costumés comme des softas et des ulémas, en tête avec quelques meneurs jeunes-turcs a envahi la Sublime Porte, on a tué Nazim Pacha, deux autres officiers et encore quelques personnes, forcé Kiamil Pacha de donner sa démission et le sultan de nommer comme grand vèzir Mahmoud Chevket pacha. Ce sanglant coup d'État a indigné l'Europe et les alliés. Il paraît que la Turquie est condamnée de succomber. La guerre continuera. Andrinople sera ruinée et anéantie, les troupes bulgares entreront à Constantinople. Alors malheur aux farceurs et aux assassins jeunes-turcs.

Nous nous adressons à vous, citoyens d'Andrinople, musulmans et chrétiens, officiers et soldats pour vous dire la vérité. Les avis de Chukri Pacha sont bien écrits ; ils sont d'autre part loin de la vérité... .. On vous a promis des trains de farine, de sucre de sel, de *pilaf* et de *baklava*..... Rien n'est venu que la guerre. On vous a promis que l'armée turque viendra dans quelques jours et l'armée turque est restée impuissante, corrompue, désagrégée.

Sur les lignes de Tchataldja et de Gallipoli se tiennent debout une armée bulgare de 400.000 soldats, tous conscients, tous disciplinés, tous enthousiasmés.

On vous a dit que Sofia et Philippopole sont tombé aux mains des troupes turques.....C'est un mensonge hideux. Mais est-ce que vous êtes fous de croire des sottises pareilles quand toute la Thrace et la Macédoine sont aux mains des alliés?

Lezengrad (Kirkliissé), Rodosto, Dédéagatch, Cavalla, Salonique, Monastir, Uskub, tout est dans notre possession. Nous essayerons de vous jeter des journaux européens pour vous en convaincre.

Nous les vainqueurs nous sommes assez forts et assez honnêtes et nous n'avons aucun besoin de duperies. Nous ne voulons pas détruire la ville d'Andrinople, nous avons fait nos propositions à Constantinople et à Chukri Pacha

de nous céder la ville, parce que le sang versé sera inutile aussi bien qu'innocent. Mais que faire, les Jeunes-Turcs et Chukri Pacha ils veulent encore du sang.

Sur les ruines d'Andrinople montera bientôt le soleil de la liberté, de la justice et de la paix. Officiers, soldats et citoyens d'Andrinople, réfléchissez bien, réfléchissez sans parti pris et si vous voulez, si vous pouvez, aidez-nous. Toute résistance est inutile dans ces conditions, famine et misère dans la ville, famine et démoralisation parmi les troupes, folie, pure et chère folie.

La capitulation est inévitable, qu'elle ne soit pas venue trop tard.

7 Février

Le bombardement continue, ininterrompu, féroce et meurtrier. De nouveau les avions bulgares sont passés par-dessus la ville et lancé avec une boîte de dynamite au-dessus du moulin Altinalmazis des proclamations dont je vous donne copie ci-dessous.

Copie de la proclamation des Bulgares lancée par l'avion le 6 Février 1913.

LES RÉSULTATS DE LA GUERRE

Contre la Turquie se sont coalisées Bulgarie, Serbie, Grèce et Monténégro. La Turquie a

perdu toute la Thrace et la Macédoine jusqu'à Tchataldja (cette ville est entre les mains des Bulgares). Gallipoli et toutes les villes de la Turquie d'Europe sont tombés entre les mains des alliés ; c'est le tour maintenant d'Andrinople, Janina et Scutari. Les alliés sont maintenant plus forts qu'au commencement de la guerre. La Turquie est écrasée, elle n'a plus d'argent. Le cabinet Kiamil Pacha est tombé parce qu'il a pris la décision de céder Andrinople. Nazim Pacha est tué. L'armée turque est divisée en deux partis qui se battent entre eux-mêmes sur les lignes de Tchataldja.

Les deunmés sont revenus au pouvoir. Talat Bey ancien télégraphiste à présent millionnaire, Djavid Bey, ancien professeur dans une école privée à Salonique à présent millionnaire et qui a pris la fuite il y a quelques mois, pour la troisième fois. Tous ces parvenus qui eux-mêmes ne sont pas de vrais Turcs sont devenus ministres de nouveau avec la grande mission de sauver l'Empire Ottoman et le Kalifat. La flotte russe est déjà vis-à-vis du Bosphore. L'armée russe va occuper les six vilayets arméniens. La France prend le protectorat de la Syrie, l'Allemagne demande l'Anatolie, l'Angleterre la Mésopotamie avec Bagdad, et Chukri Pacha attend la mobilisation roumaine. Vaine attente.

Qu'ils écrivent (regardez l'avis de Chukri Pacha du 4 Janvier 1913) et qu'ils rassurent la population d'Andrinople qu'on doit bientôt

signer la paix, qu'ils se réjouissent que Sofia et Philippopole sont aux mains turques. La vérité est qu'en Bulgarie se trouve une armée turque de 25.000 prisonniers en tête avec Yaver Pacha. La guerre est à sa fin.

La Turquie succombe, mais Chukri Pacha et les Jeunes-Turcs ne sont pas satisfaits des milliers et des milliers de victimes, ils en désirent encore tant de milliers.

Officiers sous-officiers et soldats, la capitulation est inévitable qu'elle ne soit pas venue trop tard.

Ces proclamations ne peuvent qu'augmenter le désarroi de la populations qui est déjà à son comble. Quand à attendre un mouvement de sa part pour réclamer la capitulation de la ville c'est une pure folie. On sait Chukri Pacha capable d'étouffer violemment toute résistance à sa volonté et chacun médite ces paroles qu'en lui prête "Quand de milliers de soldats meurent pour défendre l'intégrité du pays est-il raisonnable de rendre Andrinople pour épargner quelques femmes et enfants."

Nous sommes donc condamnés à attendre impuissants la fin d'une situation dont nous ne pouvons prévoir la durée et à trembler à chaque instant devant la mort qui plane au-dessus de nous.

Impuissants contre les forts de la ville les Bulgares s'en prennent à la population inoffensive. Le Kéik est complètement détruit ou évacué, les boulets atteignent tous les quartiers de la ville.

Les Consuls ont adressé à leurs ambassades une dépêche pour protester au nom de l'humanité en faveur de la population non combattante et pour demander l'établissement d'une zone neutre. Mais cette dépêche est restée sans réponse.

Les Bulgares visant le moulin Altinalmazis mon logement à Karagatch qui en est rapproché se trouve dans une position extrêmement dangereuse. La nuit l'inquiétude et le bruit de la canonnade continue y rendent le sommeil impossible et le jour on se sent brisé sans avoir fait aucun travail.

Coûte que coûte je me décide à quitter Karagatch et à chercher un abri en ville, mais il est impossible de trouver le moindre réduit dans les hans dont toutes les pièces sont déjà occupées.

Construits à une époque où la sécurité en ville était chose aléatoire les hans avec leurs murs épais, leurs portes massives, leur plafonds voûtés, leurs fenêtres grillées par des barreaux de fer présentent l'aspect de véritables forteresses capables de soutenir un siège. Dans chacun de deux Hans qui soient encore habitables une centaine de cellules donnant accès les unes aux autres et disposées autour d'une cour carrée à la hauteur du sol sont pratiquées dans la muraille épaisse et ne reçoivent le jour que par d'étroites fenêtres. En temps ordinaire ces pièces servent de bureaux aux commissionnaires et aux banquiers. L'étage supérieur sert de dépôt de marchandises.

Fermés le soir suivant une coutume ancienne, au coucher du soleil, les hans ne sont ouverts que le lendemain matin au lever du jour. Sous aucun prétexte les veilleurs qui seuls y restent pendant la nuit n'en permettent l'accès même à ceux qui y possèdent des bureaux.

Aussi les quatre cents familles environ qui sont venues s'y réfugier ont-elles donné à ces hans une physionomie et une animation qu'ils n'avaient jamais connues. Habituees à un certain confort, les personnes qui s'y sont entassées talonnées par la peur se résignent à toutes espèces d'incommodités, de souffrances et de dangers. La même pièce sert pour 10, 15 et quelque fois même 20 personnes de cuisine, de salle à manger et des dortoir. Les rhumes et les bronchites sont fréquents parmi les hôtes des hans obligés de se coucher sur des matelas étendus sur la pierre froide, de passer des journées entières dans des pièces humides et sans soleil, où les poêles arrivent à peine à produire un peu de chaleur en ronflant continuellement.

Pour cette société oisive de jeunes filles, de femmes, de jeunes gens, de vieillards, le jeu s'est trouvé être la distraction la plus facile, la plus commode, celle qui pour ainsi dire s'est imposés. Aussi y fleurit-il dans toute sa splendeur.

Les dés, les poker, les maïs, le baccara réunissent leurs fidèles depuis 3 heures de l'après-midi jusqu'à minuit et quelquefois jusqu'au lendemain matin. Les femmes et les jeunes filles ne sont pas les moins opiniâtres des joueuses si non



celles qui jouent le plus gros. Au milieu d'un silence solennel les cartes tombent, les dés roulent sur le tapis vert et les pièces blanches jaunes circulent sous le regard en apparence indifférent des uns et le tremblement convulsif des autres. Malgré ce masque d'indifférence, les visages enflammés, les yeux brillant trahissent chez les joueurs la cupidité et les émotions diverses provoqués par cette lutte où l'on s'ingénie à corriger le hasard quand il n'est point favorable.

Et c'est vraiment déchirant de voir le meilleur de notre jeunesse, ceux qui dirigent notre communauté gâcher de la sorte un temps qu'ils auraient pu si utilement et si efficacement employer en faveur de nos coreligionnaires malheureux.

J'aurais voulu me taire sur un sujet aussi douloureux, mais la négligence, le manque de cœur, l'égoïsme et l'indifférence ont été vraiment criminels dans la commission de secours.

Poussant le cri d'alarme lors de l'arrivée des 500 premières livres turques en faveur de nos pauvres j'avais plaidé auprès de tous ceux dont la voix aurait pu être écoutée pour qu'on distribuât de la farine au lieu d'argent. Mais ce fut inutile. Un mouvement qui s'était spontanément dessiné dans ce sens au cercle de la Bienfaisance ne se manifesta point publiquement. Quand vinrent le second et le troisième secours de 500 livres chacun il était encore temps de procurer du pain à nos coreligionnaires malheureux, des membres de notre

Communauté possédant des stocks importants de céréales non encore réquisitionnés, mais rien ne fut fait.

Par intérêt, duperie ou pour s'éviter les tracas de l'achat et de la distribution de la farine on se laissa persuader de la fin prochaine du siège pendant que sans bruit les communautés chrétiennes approvisionnaient leurs membres pour des semaines et des mois.

Le grand-rabbin qui avait le devoir de veiller sur les pauvres, d'appeler à lui et de stimuler toutes les bonnes volontés dans l'organisation des secours se reposa de ces soins sur une commission dont Joseph Barisaac s'est fait le chef incontesté et qui s'est contentée de distribuer l'argent venu du dehors honnêtement peut-être?

Appuyé sur la bourgeoisie, sachant à propos chatouiller l'amour-propre des personnes influentes, sacrifiant les vrais intérêts des pauvres qu'il a la mission de défendre pour s'acquérir des marques d'estime de la part des Autorités et les faire sonner bien haut ensuite, ce grand-rabbin sans vraie dignité, doux aux riches et dur aux pauvres a été admirablement dépeint par un des membres les plus influents de notre communauté qui croyait en faire l'éloge en disant de lui que "*c'était un admirable comédien*".

Pourtant il aurait fallu à notre Communauté un homme de cœur pour l'aider à lutter contre l'influence dissolvante du milieu. Insuffisamment

encore libérés, malgré les efforts de l'Alliance, un homme vraiment supérieur aurait dû nous guider en ces moments de crise aiguë et réveiller et canaliser nos sentiments généreux.

Dans une pièce turque récente intitulée "Selim III", le sultan réformateur rebuté par la lutte sourde qu'il soutient contre la calomnie et la bassesse, apostrophe Byzance dont l'atmosphère délétère empoisonne les cœurs et lui demande compte de tous les empereurs grecs, de tous les sultans généreux qui y ont été immolés, victimes d'ambitions inavouables.

Malheureusement les Israélites d'Andrinople n'ont pu se dégager de cette atmosphère malsaine qui en se communiquant de la tête aux membres, du gouvernement à l'armée, de la capitale aux provinces a été la principale cause de la défaite des Turcs. On se demande par quel miracle Andrinople et la Turquie tiennent encore avec un gouvernement dont le patriotisme n'est pas la vertu dominante, une armée mal entraînée et mal approvisionnée, des officiers inférieurs à leurs adversaires par l'instruction et l'idéal.

A Gumuldjina au moment de la mobilisation le commandant d'un régiment refuse de se montrer à la tête de ses 3000 hommes avant qu'ils aient été tous embarqués ; des officiers emmènent des filles de joie dans leurs tentes alors que la bataille fait rage. Et pendant l'armistice lorsque l'ennemi victorieux construit des routes dans le pays conquis, le commandant d'Andrinople est obligé d'adresser à

l'armée des ordres du jour l'invitant à se tenir prête contre toute surprise de l'ennemi pour arracher les officiers des lieux de débauche.

L'intendance militaire consciente du siège probable a malgré cela refusé aux négociants l'autorisation d'importer des stocks de sel, du sucre, de pétrole déjà prêts à Dédé-gatch, parce que les officiers n'ont pas reçu des pourboires assez larges.

Avec la complicité intéressée des Autorités les minoteries n'ont cessé de vendre à des prix exorbitants la farine leur revenant au prix ordinaire légèrement majoré. Encore après avoir payé 3, 4 & 5 Ltq le sac de farine n'ayant coûté au vendeur que 20 francs devons-nous lui témoigner de la reconnaissance, cette vente étant soi-disant illicite, les gendarmes gardant les portes des moulins.

Mieux encore le pauvre qui n'a pas eu les moyens de s'approvisionner, bouc émissaire en tout, est obligé de passer la moitié de sa journée au four, avant d'obtenir sa ration de pain noir et mauvais fait de sorgho et de millet qu'il paye au triple du prix du bon pain.

Pendant que des malheureux meurent de faim, que le pain même rationné manque trop souvent les gens haut placés se réunissent en des banquets où l'abondance des mets le dispute à la recherche. Et l'on cite l'exemple de certain fonctionnaire galant qui offrit à une dame du monde trois kilos de sel pour ses bains de pied.

Le 12 Février 1913

Grâce à la bienveillance de Monsieur Hertsfeld, consul d'Autriche, la sœur supérieure qui dirige le couvent des Sœurs d'Agram dédié à Sainte-Marie-de-Lourdes nous accorde l'hospitalité que nous cherchons depuis tant de jours.

Énergique, laborieuse, ayant au plus haut point le sens des affaires, cette religieuse a réussi en quelques années à acquérir de vastes terrains dans une des meilleures positions de la ville et à y élever une bâtisse majestueuse. Admirablement douée des talents les plus divers elle a été l'architecte consciencieux qui a dressé les plans et suivi la construction pour ainsi dire pierre à pierre d'un immense bâtiment de trois étages, choisissant les matériaux, indiquant les décorations, guidant les charpentiers et les menuisiers. C'est encore elle-même qui a peint ou ébauché une vingtaine de tableaux ornant la superbe chapelle du monastère.

Les caves et le 1er étage sont seuls habités en ce moment puisque seuls ils offrent un abri contre les boulets. Nous vivons dans un coin d'une vaste pièce servant de salle de classe en temps ordinaire et où quatre familles avaient déjà été installées avant nous.

Dans les couloirs où les sœurs glissaient autrefois, sans bruit comme des ombres, les jeunes gens et les jeunes filles ont introduit la gaieté, les rires, les pleurs et les intrigues. Parmi ce monde disparate de Levantins, d'Européens, de Juifs, de Grecs, d'Arméniens, de Turcs même des haines naissent et des amitiés se nouent.

Cependant nous voyons la supérieure s'évertuer à maintenir dans la maison, malgré les 150 réfugiés, la tranquillité et les habitudes du couvent. La consigne est sévère ; à 9 heures il faut que chacun soit rentré chez soi, car les religieuses dorment. Elles ont besoin de repos pour reprendre le lendemain leur vie d'austérité et de travail. La besogne est rude. La cuisine, le ménage, le jardinage, l'élevage des bestiaux, la fabrication du pain occupent les vingt-cinq sœurs restées au couvent tandis qu'une quinzaine d'autres soignent avec un inlassable dévouement et une inlassable constance les blessés dans les hôpitaux.

N'oubliant jamais sa mission la supérieure profite d'un enjeu gagné pour amener un impénitent endurci à assister chaque dimanche à la messe et prendre sa revanche de cet homme qui lui dit en façon de plaisanterie, (faisant allusion aux sœurs), combien il est dommage de retirer du monde tant de personne si jeunes et si jolies.

13 Février

Notre école de garçons bâtie en briques semble offrir un abri sûr contre le bombardement. Plus que par solidité que je juge douteuse, elle en impose par son aspect monumental, sa large façade qui s'étend sur une grande longueur de la rue principale, Stambol Yolou. Monsieur J. Barisaac s'y est le premier installé avec tout ce qui de près ou de loin touche à sa famille. Le bureau de Monsieur Mitrani, la chambre des professeurs, les classes, les caves ont été envahis. Chacun s'est installé comme il a pu dans

un coin de classe se faisant un rempart des bancs qu'on n'a pas pris la peine d'enlever. Après les classes la cave qu'on n'utilisait qu'au moment du bombardement s'est aussi remplie de familles affolées, miséreuses, qui ont préféré à la mort problématique et rapide par les obus, l'agonie lente des pneumonies et des rhumatismes. Vous n'imaginez pas spectacle plus navrant que cette cave, avant goût de la tombe, humide et froide, plus triste que les asiles de nuit des grandes villes, où se chauffent serrés les uns contre les autres quelques centaines de malheureux dont beaucoup meurent déjà de faim. Quand j'y ai pénétré l'humidité et une âcre odeur de tabac m'ont prise à la gorge. J'avais honte d'avoir chaud, j'avais honte d'avoir dîné devant cette angoisse qui avait froid et qui avait faim. Croyez-moi, Monsieur le Président au-dessus des souffrances morales et matérielles que j'ai endurées pendant ce siège, au-dessus même de la mort que j'ai vue si souvent près de moi, au-dessus de tout ce qui m'est pénible, c'est la pensée que je mange encore lorsque d'autres jeunes et forts agonisent faute d'un morceau de pain. On évalue à 30 ou 40 la mortalité journalière. Je me suis adressée à Monsieur Cuinet, consul de France pour avoir encore quelques okkes de farine pour mes institutrices. Il lui a été impossible de me satisfaire, car dit-il on lui en donne à peine pour ses nationaux, mais il a tenu à m'offrir 7 à 8 okkes pour ma consommation personnelle, quoique je me serve en ce moment de farine de maïs, j'ai eu scrupule de les garder pour moi et les ai partagées entre deux institutrices. Le consul d'Autriche plus heureux a refusé de livrer les stocks de maïs et de



seigle que la Deutsche Bank possédait en dépôt si le gouvernement ne lui garantissait pas pour ses nationaux une dizaine de sacs de farine par semaine. Je vais tâcher d'obtenir grâce à lui un ou deux sacs pour notre personnel. Et le malheur est que tous les jours les perquisitions gouvernementales découvrent encore de nouvelles quantités de céréales à Bosna-Keuy et dans les environs. Soyez persuadé que ces nouvelles provisions n'iront pas rassasier le pauvre. La prudence humaine permet que les uns se couchent le ventre creux, tandis que d'autres rassasiés et le grenier plein se disent qu'après tout un siège c'est intéressant à vivre et pas trop désagréable non plus.

17 Février

Un lamentable accident vient de nous prouver combien nos vies sont peu à l'abri en ce moment.

Un obus ennemi ayant été recueilli sur le champ de bataille, sans avoir éclaté, fut confié à un soldat pour être transporté en lieu sûr ; mais l'officier n'ayant pas pris les précautions nécessaires, le malheureux soldat s'arrêta devant un kiosque pour acheter des cigarettes et laissa tomber son engin meurtrier. Une explosion formidable s'en suivit qui tua huit personnes et en blessa six. Les cadavres horriblement mutilés sont affreux à voir. Des membres furent projetés à une cinquantaine de mètres. Et après plusieurs heures sur les lieux du sinistre on peut voir le kiosque en miettes, des lambeaux de chair incrustés aux barreaux de fer d'une boucherie et la devanture d'un magasin fermé criblée de projectiles.

L'atterrissage d'un aéroplane en ville soulève en l'absence de communications officielles les commentaires les plus divers. C'est l'aéroplane turc qu'on attendait depuis quelques jours disent les uns, c'est un aéroplane bulgare tombé faute d'essence, disent les autres. Cependant il paraît certain que l'aéroplane était monté par un officier russe correspondant du *Novoie Vrémia*.

Des bruits circulent suivant lesquels les Turcs auraient avancé de vingt kilomètres au-delà de Tchataldja.

22 Février

Un nouvel obus vient de tomber sur l'école des garçons perçant le toit et faisant une large brèche à l'encoignure de la façade et du plancher du second étage, sans toutefois faire d'autre victime humaine qu'un garçon de quinze ans resté sous des décombres, et qu'on a retiré après plusieurs heures d'efforts. Il est à l'hôpital et reviendra sans doute à la vie.

24 Février

Quand je me suis réveillée tirée de mon premier et profond sommeil par une clarté inaccoutumée la lumière effrayante d'un incendie éclairait notre chambre comme en plein jour. Tout près un obus bulgare l'avait provoqué, brûlant sans merci et la maison d'un pauvre laitier et ses vaches qu'à grand peine il avait pu nourrir jusque là. Le lendemain les tziganes se disputaient les morceaux de chair à demi grillés.

Faute de nourriture l'intendance a commencé à faire abattre les chevaux de trait de l'armée. Une partie de la chair est donnée aux Mohadjirs ou émigrés musulmans et le reste abandonné aux chiens qui le disputent aux Tziganes.

Le 27 Février

Certainement une des privations les plus amères du siège c'est le manque de nouvelles, l'ignorance totale où nous sommes plongés comme dans un mystère douloureux sur ce que sont devenues nos mamans, nos sœurs, nos frères. Chacun a éloigné sa femme, ses enfants, sa famille espérant les soustraire au danger ignorant peut-être, que le blocus mettrait une barrière cruelle entre lui et ceux qu'il aimait.

Voilà cinq mois que cédant à la panique générale ma sœur et ses enfants sont parties pour Constantinople emmenant ma mère qui insistait pour rester près de nous ou pour partir ensemble. Pauvre mère si âgée et si faible, si disposée surtout à s'emplir le cœur de craintes vagues, de désespoir alors que la presse bulgare triomphante, emplit l'air du chant de ses victoires et du bruit de notre famine, de nos malheurs et des victimes du bombardement. Comment la tranquilliser sur notre compte, comment savoir si elle supporte ces longues journées de détresse où le cœur qui s'inquiète est encore prêt à s'exagérer la vérité déjà bien amère. Tous ceux qui jouissent d'une certaine influence en ville ont pu communiquer avec les leurs par le télégraphe Marconi, mais nous, mais tout le peuple,

mais toutes les mères et tous les maris qui ont vu par un soir de détresse disparaître les trains dans la nuit, comme un long sanglot de leurs femmes et de leurs enfants et qui depuis ignorent ce qu'ils deviennent sans abri et sans argent. De quel nom te flétrir, guerre hideuse qui déchire et désespère. Plus tard la postérité insouciant et opportune, oublieuse des malheurs, enseignera à la jeunesse la gloire et le génie des Ferdinand de cette guerre. Moi je les flétris du nom de criminels et si de bien manier la baïonnette meurtrière et dévastatrice s'appelle "patriotisme", je hais la patrie. L'ambition humaine auréole d'idéal les sentiments du plus sauvage égoïsme. On se nourrit de grands mots pour s'absoudre de même. Car après tout qu'est-ce que la patrie ? C'est le coin de terre qui nous a vu naître, le toit qui nous abrite et la plante qui nous rafraîchit de son fruit et de son ombre. Ce sont les hommes qui nous tendent la main pour aller d'un même pas vers l'affection, vers le travail, vers le bonheur. Je voudrais savoir pourquoi cette conception s'arrête juste à la limite qu'y ont tracé nos anciens combats, pourquoi le poteau limitrophe devrait y arrêter l'élan de nos sentiments généreux, pourquoi nous devons toujours envier le champ du voisin.

1 Mars 1913

La résistance des Ottomans est en ce moment un tumultueux chaos de bonnes volontés que le désordre rend inutiles. Les détails manquent à tout le monde, mais que nous ayons subi quelque échec terrible, cela paraît certain, cela flamboie à tous les yeux.

Une irritation sourde s'empare du peuple affamé, mais toujours calme et craintif. Le mécontentement n'ose pas franchir les portes de chaque habitation. La population toute hétérogène des villes de Turquie ne peut rien avoir du chauvinisme bulgare et les Musulmans eux-mêmes las d'une résistance qu'ils comprennent inutile hélas, se répètent : "à quoi bon" ?

A quoi bon condamner à la lente agonie de la faim des milliers de personnes dont la nourriture journalière se réduit maintenant à 200 grammes d'un informe composé noir et pâteux qui par habitude conserve encore le nom de pain et à quelques grammes de fromage blanc et de viande sans sel.

Nous avons appris, c'est peut-être, un canard, comme tous ceux qui courent la ville, et s'y répandent rapides comme une trainée de poudre de l'est à l'ouest et du nord au sud, que Chukri Pacha aurait réuni un conseil de guerre pour y discuter la reddition de la ville. Chukri Pacha est un brave soldat, son patriotisme ardent sera dans la triste page des défaites ottomanes comme une compensation à nos revers. Mais il est homme et il a compris qu'Andrinople tient encore par un holocauste inutile. Il aurait proposé, dit-on, d'en ouvrir les portes à l'ennemi. Mais les Jeunes-Turcs qui sont arrivés au pouvoir par le coup d'État qui a coûté la vie à Nazim Pacha, non contents encore des malheurs de leur patrie, dont une large part leur revient, tiennent à honneur de prolonger la résistance, pour ne pas s'avouer coupables, pour ne pas se déclarer vaincus.

Mieux encore la sollicitude municipale a décidé d'ajouter à la farine déjà si bien faite 10% de sable. Le conseil médical a déclaré cette nourriture non seulement insuffisante, mais encore nuisible. Le pain crie sous la dent et vous laisse la bouche irritée de sable et amère de sorgho.

Avant hier Son Excellence le vali a vu arriver chez lui 3-400 femmes et enfants qui la mine souffrante, l'air piteux lui demandaient du pain. Du pain disaient-ils ou un chemin pour partir, ou sans cela tuez-nous. Le vali leur a conseillé de prendre patience. Du pain dit-il, nous en donnons tant que nous pouvons, de route libre il n'en existe guère, et si vous voulez mourir, rendez-vous coupables et nous vous punirons.

Il se prépare, paraît-il, une manifestation de 30.000 femmes et enfants qui vont exposer les mêmes doléances. Je doute qu'elle ait lieu. Si la population orientale avait pu avoir autant d'énergie qu'elle a de mollesse, elle n'aurait pas été aujourd'hui écrasée par les jeunes États coalisés, tous pleins d'une fière et sauvage activité. On parle de désertions en masse parmi les soldats. Deux bataillons entiers se seraient échappés dans le courant de la semaine et c'est sur eux que nos forts auraient tiré.

Sont-elles donc envolées la gloire et la fierté ottomanes ? Et le fier Janissaire des Mahomet et des Soliman a-t-il pâli et péri devant le geste farouche des nations nouvelles. Parties, anéanties les illusions de nos soldats d'il y a six mois à peine. Je le vois

toujours, vit-il encore ce vieil officier un peu triste à la nouvelle fatale de la déclaration de la guerre, mais enthousiaste quand même, qui venait de payer ses dettes et nous disait avec une naïve fatuité : "J'irai faire ma barbe à Sofia." Aujourd'hui l'enthousiasme a fait place à un fort abattement et à la nonchalance naturelle aux Turcs. C'était écrit, ils sont résignés. Le soldat amaigri et malade fait peine à voir, dans son uniforme devenu trop ample et qu'il porte avec lassitude comme on porte une croix, fatigué et souffrant. Il pense à son lopin de terre, à sa maisonnette, à sa mère, à sa femme et à ses enfants et il se demande si la patrie qui n'a pas réservé des soins sérieux à ses blessures, à ses maladies, qui le nourrit mal, le réduit à mendier son pain et le charge de fatigue, mérite tant de durs sacrifices. Les hôpitaux sont remplis de malades qui faute de soins et faute de médicaments meurent par dizaines chaque jour. Le scorbut, les pneumonies, la faiblesse physiologique, la cholérine sévissent avec intensité.

Que de centaines, que de milliers de vies n'auraient-elles pas épargnées avec une administration des hôpitaux plus prévoyante. Mais pris au dépourvu, les docteurs ont été obligés de faire confectionner sur place des bandages et se servir de coton ordinaire pour panser les blessés. Dès les premières batailles les désinfectants ont fait défaut et le gouvernement a dû faire appel aux pharmacies privées très mal garnies elles-mêmes.

Le 3 Mars 1913

On en reparlera de notre Siège longtemps, bien longtemps. Le souvenir de nos maux, de nos émotions violentes et un peu de cette mâle énergie qui vous fait regarder le bombardement en vieille connaissance en habitué, j'allais dire en ami, restera gravé dans nos cœurs. Nous restons dignes et fiers devant les obus ennemis tels des enfants refoulant leurs larmes quand ils subissent une punition injuste ou exagérée. Au fait Messieurs les Bulgares, quel droit avez-vous de nous atteindre en aveugles, de mutiler les femmes et les enfants, et d'incendier sans merci nos pénates et nos sons. Est-ce ainsi que vous ménagez les Chrétiens que vous avez la prétention de vouloir soustraire aux exactions des Ottomans ? Et croyez-vous naïfs coupeurs de tête, nous épouvanter et amoindrir ainsi notre résistance ? Oh ! que non ! Vous jouez le tout pour le tout dans ce grand jeu de cap et d'épée. Vous venez encore d'appeler sous les drapeaux vos écoliers de 15 à 17 ans en qui les mamans avaient peut-être éveillé de plus douces illusions. Nous croyez-vous moins vaillants, et pour quelques victimes frappées à l'aveuglette, alors que tant de braves meurent à la bataille, donnerons-nous notre bonne et chère ville d'Andrinople ?

Le sifflet strident des obus et des shrapnells ne nous impressionne plus beaucoup. Il a fait plus de peur que de mal. On se rit de lui de si souvent tourner autour du point qu'il veut atteindre et de s'enfoncer innocemment dans la terre détrempée, faisant un grand trou dans la mer.

Après la détonation chacun accourt auprès du lieu atteint, examine, commente ; on y fait des fouilles, on se dispute les morceaux d'obus encore tout fumants en souvenir du Siègè. J'ai réussi à me procurer deux shrapnells qui me serviront de vases à fleurs.

Pour chacun d'eux ma muse a composé des vers boiteux qui ne resteront pas probablement immortels. Les voici :

Je suis un engin de mort,

Mais repentant, tel qu'un trésor
J'abrite ces fleurs parfumées

Qui disent pardonnez et aimez.

ou encore

Je sortis en grondant d'une gueule noire

Je semais la mort pour la gloire ;

Mais transformé en vase décoratif

Je séduis votre nerf olfactif.

Que de Trissontins auraient voulu avoir fait ce nerf olfactif. Moi pourtant je suis très fière de mes vers. Je pense les dactylographier, les appliquer sur les shrapnells dans un coin de notre chambre d'amis, dans un coin spécialement affecté aux souvenirs du Siègè. J'en ai déjà beaucoup de ces

objets évocateurs des sentiments les plus divers. J'ai conservé des éclats d'obus, des balles de shrapnells, des cartouches, toute une batterie quoi ? Pour peu chacun aurait voulu avoir des canons et des mitrailleuses s'ils n'étaient trop grands et trop laids. J'ai encore des photographies d'hôpitaux, du pain de Siège, des gâteaux de Siège. Rien moins que du son pétri avec de la graisse immonde et un peu de saccharine. Une des familles de notre chambre a fait confectionner avec des éclats d'obus trois couteaux de cuisine sur lesquels elle a fait graver "Siège d'Andrinople 1913", et qu'elle réserve à chacun de ses trois enfants.

4 Mars 1913

Le soleil printanier qui depuis quelques jours fait sourire la nature n'a pas mis d'espoir dans les cœurs. Le morne abattement détonne dans cette fête de lumière.

Les malheurs de la Turquie ont poussé un jeune officier Ismaïl Hakki à en dénoncer les coupables dans une brochure intitulée "Le foyer ottoman", où il critique violemment les fautes des gouvernants et des militaires. Cet ouvrage publié à plusieurs milliers d'exemplaires et distribué aux officiers et aux soldats a produit une vive émotion. Le commandant de la place en ordonnant à la population d'avoir à lui remettre tous les exemplaires de l'œuvre d'Ismaïl Hakki a plutôt fait la réclame des idées du malheureux officier aujourd'hui sous les verrous.

Ce fait qui inquiète les esprits serait-il le prélude de troubles prochains ?

7 Mars 1913

De nombreux cas de vol de provisions sont signalés dans les maisons désertées par leurs habitants. La police impuissante à les empêcher ou peu disposée à les réprimer, conseille à la population de laisser des gardiens dans les maisons abandonnées.

9 Mars 1913

La famine s'aggrave. Les autorités accordent 100 à 150 grammes de pain par jour et par habitant adulte. La misère est terrible parmi les pauvres privés de travail depuis tant de mois. Elle jette à tout instant sur le pavé un contingent nouveau de mendiants, dont elle brise les hésitations et anéantit les pudeurs. La mort hideuse guette les organismes anémiés et languissants. Les prés à peine reverdis, l'homme dispute à la bête les herbes nouvelles qui enflamment ses intestins en trompant sa faim. Tromper sa faim telle est depuis des mois l'unique préoccupation de tant de malheureux.

Sur le marché, les produits les plus bizarres se débitent qui sont loin d'être inoffensifs.

L'amidon qu'on vendait 0 fr. 80 l'okke se vend aujourd'hui 5 fr. On en fait un genre de halva auquel l'addition d'une petite quantité de fromage blanc doit donner du goût. De microscopiques

assiettées de blé ou de maïs bouilli se vendent fr. 0,25. La viande de bœuf et de cheval reste encore relativement abondante, mais provenant d'animaux anémiés et malades et cuisinée sans sel, elle constitue une nourriture malsaine et insuffisante.

Des spéculateurs sans conscience, aggravent par leur cupidité les souffrances de tous.

Les réquisitions gouvernementales ayant fait disparaître du marché tous les approvisionnements en dehors de la viande et du fromage, ils se vendent maintenant en secret à des prix exorbitants. Voici une liste de ces prix fort édifiante.

| | | | |
|----------------------|---|----------|----------|
| Farine blanche | : | Fr. 4,50 | l'okke |
| " noire | : | " 3,50 | " |
| Blé | : | " 3,- | " |
| Maïs | : | 2,50 | " |
| Orge | : | 2 | |
| Macaronis et pâtes | : | 5 | |
| Huile de coton | : | 10 | |
| Beurre | : | 20 | |
| Sel | : | " 40 | " |
| Sucre | : | " 40 | " |
| Saumure | : | " 2 | " |
| Eau salée | : | " 2 | " |
| Poule | : | " 5 | |
| Une oie ou une dinde | : | 20 | |
| Œufs | : | " 0,30 | la pièce |
| Alcool | : | " 40 | l'okke |

Pour beaucoup le manque de sel fut une véritable aubaine qui leur permit de rapidement s'enrichir.

Un commerçant gagna plus de 10.000 fr. en vendant 10 fr. le bidon d'eau de son puits, salée par les infiltrations des fosses de tanneurs situés dans les environs. Les propriétaires de dépôts de sel gagnèrent aussi des sommes énormes en vendant l'eau qu'ils laissaient s'imprégner de sel dans la terre de leurs dépôts préalablement creusée.

Ibrahim bey, le propriétaire d'un moulin à vapeur se rendit tristement célèbre, dans ce siège, par sa conduite cynique. Jouissant de la complicité ou tout au moins de la tolérance des Autorités, il se permit de vendre à 4 ou 5 livres le sac de farine aux seules jeunes et jolies femmes de 15 à 20 obligées de venir implorer cette grâce en tête à tête avec lui, dans son bureau.

12 Mars 1913

La nouvelle circule aujourd'hui avec persistance d'une grande victoire bulgare du côté de Tchataldja. Les personnes bien informées nous lisent la traduction d'un journal bulgare annonçant cette victoire. Il y est dit : Le commandant en chef de l'armée bulgare donna l'ordre aux troupes de Tchataldja de reculer d'une vingtaine de kilomètres ; quelques officiers voulant s'y opposer, le général en chef leur ordonna de lui obéir au nom de la loi. Par cette manœuvre, les Bulgares attirèrent leurs ennemis en pleine campagne où ils

leur livrèrent une grande bataille et les vainquirent, puis poursuivant leur marche victorieuse, ils délogèrent les Turcs des forteresses de Hadem-Keuy et arrivèrent jusqu'à Floria à quelque distance de Constantinople après avoir passé sur un ruisseau de sang et avoir perdu 90.000 hommes.

14 Mars 1913

Dans les courts moments de répit que nous laisse le bombardement, nous quittons rapidement notre abri, avides de rompre la monotonie de notre vie, espérant trouver au-dehors un peu de gaieté et de soleil. Mais le soleil éclaire tant de misères, tant de spectacles désolants que nous rentrons éccœurés, accompagnés par une théorie de mendiants auxquels nous ne pouvons accorder que trop rarement la bouchée de pain qu'ils implorent.

Ce que j'ai vu aujourd'hui était particulièrement douloureux. Dans un immense parc situé aux confins de la ville cinq cents chevaux sont enfermés agonisant faute de nourriture. Ils sont abandonnés par l'armée ou les particuliers qui ne peuvent subvenir à leur entretien. Il est permis aux particuliers de venir échanger une de leurs bêtes, bœuf, cheval ou âne contre une de celles qui s'y trouvent. Quand j'y ai pénétré une odeur fétide me prit à la gorge et je fuyais au bout d'un instant ce véritable charnier où mes pieds s'enfonçaient dans une boue sanglante, où quelques chevaux brouaient les branches d'un arbre voisin par-dessus le mur qui les en séparait, d'autres s'attaquaient à la crinière de leurs voisins, pendant que les plus faibles

tentaient de vains efforts pour se relever et échapper au couteau qui sans pitié achevait les agonisants.

18 Mars 1913

Le monopole des fausses nouvelles n'appartient pas aux Turcs, les Bulgares en usent et en abusent. Dans le *Matin* du 10 février il y en a une de tout à fait typique. C'est celle annonçant l'exécution du Métropolitite grec et de l'évêque arménien par ordre de Chukri-pacha pour avoir osé lui exposer les souffrances de leurs ouailles. Et comme la gaieté ne doit jamais perdre ses droits, ces deux religieux viennent de rendre visite au commandant de la place pour lui annoncer leur résurrection.

Le *Temps* du 13 mars nous apprend par la même occasion que la grande victoire bulgare de Hadem-Keuy se réduirait à un gigantesque canard, les armées ennemies étant restées sur leurs positions respectives depuis la reprise des hostilités.

22 Mars

Depuis deux à trois jours, l'ennemi ne bombarde plus la ville. Cependant nous avons lieu de croire que quelque événement décisif se prépare. D'une source d'ordinaire bien informée nous apprenons que la communauté bulgare aurait reçu une lettre du commandant des troupes d'investissement, l'informant que l'assaut final aurait lieu pour mercredi 26 mars. Nous nous refusons à croire la prise d'Andrinople possible, ayant déjà été habitués à considérer la place comme imprenable.

24 Mars

Nous venons de quitter l'école catholique où la supérieure s'est fatiguée d'avoir des étrangers depuis si longtemps. Elle a en effet prié, tous ceux qui se sont réfugiés dans son école, le bombardement ayant cessé depuis quelques jours, de rentrer chez eux ; s'engageant à les rappeler en cas de danger.

Mercredi 26 Mars

J'arrive à la dernière page de cette lamentable tragédie et dans le dédale de mes sentiments j'essayerai de démêler quelque chose d'un peu clair pour vous décrire cette solennelle journée du 26 Mars, plus triste avec sa fanfare et ses danses, avec son animation et ses airs de fête que les plus sombres journées de famine et de bombardement. Depuis une quinzaine de jours, les Bulgares se préparaient à l'assaut décisif. Ils avaient fait venir 150.000 hommes de troupes fraîches avec 600 canons ; et énergiques, décidés, ils ont attaqué nos forteresses de tous les côtés à la fois, principalement par Marach et le Kéik. L'assaut a duré 48 heures sans une minute d'interruption, 48 heures durant nous avons été inondés de mitraille et assourdis par le bruit de 1.200 canons tonnant à la fois. Les soldats turcs ont opposé à l'ennemi une résistance étonnante quand on connaît l'état de faiblesses et dépérissement dans lequel ils se trouvaient. Ils ont versé leur sang pour la patrie, heureux peut-être de ne pas survivre à la douleur de se rendre.

Et maintenant hélas que le sacrifice est consommé, maintenant que tant de braves sont tombés sans préserver la Turquie d'une amputation douloureuse, la plaie restera longtemps saignante dans le cœur de tous les Ottomans.

Moi aussi je savais ce malheur inévitable, je savais qu'un jour ou l'autre, notre Andrinople si vaillamment disputé à l'ennemi serait fatalement sa proie, et pourtant devant le fait accompli, devant nos soldats désarmés, les soldats bulgares rieurs, triomphants, emplissant l'air de leur dure langue slave, j'ai senti comme un déchirement. Mon indignation a été à son comble devant la joie bruyante et cruelle des Grecs et des Bulgares accourus à la rencontre des vainqueurs. Il ne faut pas rire devant ceux qui pleurent et lorsque tant de cœurs ottomans saignent, il ne fallait pas montrer tant de joie. C'est paraît-il la loi de la guerre et dans la guerre on parle plus souvent de poudre que de cœur. Au moment où je vous écris assise sur le perron de ma maison, devant moi dans un vaste champ une compagnie bulgare se prépare à camper le soir. Ils causent bruyamment et chantent tous ensemble. Ils distribuent généreusement du sucre et du sel et demandent des fleurs dont ils ornent leurs képis. Notre printemps s'est dépouillé pour eux.

Dans la matinée d'hier quelques soldats pris à l'ennemi nous avaient annoncé son entrée pour aujourd'hui. Nous avons ri de ce que nous prenions pour une fanfaronnade. Nous avons eu tort.

Il est naturel cependant que des hommes éclairés, remplis d'idées libérales et de patriotisme chauvin portassent dans la résistance sinon plus de courage que les soldats de métier, mais tout au moins plus de résolution et d'initiative, un dévouement mieux réfléchi. C'est à cause de l'obscurantisme hamidien que la Turquie succombe aujourd'hui. Elle a pu avoir des canons, elle n'a pas eu d'écoles, et puisse-t-elle puiser dans cette cruelle épreuve, une expérience utile pour l'avenir et mettre en pratique avec activité la jolie devise "Union et progrès".

27 Mars

Notre réveil est plutôt doux. Il y a si longtemps que nous n'avons dormi sans cauchemars ni émotions violentes. Au-dehors des hurra d'allégresse nous rappellent à la réalité. Nous nous sommes endormis la tête pleine de musique et de chants et nous nous levons aux mêmes accents de joie. Pas un soldat turc dans les rues, ils sont tous prisonniers, pas un musulman, pas une femme musulmane, tous disparus, tous cachés. Tristes malheureux ils pleurent sans doute derrière les jalousies des haremlik sur leur nid ravagé ou détruit. Dur contraste des choses d'ici bas.

Nous avons craint une émeute dans la minute de transmission des pouvoirs des Turcs aux Bulgares. La panique a été forte en ville ; rien qu'une panique heureusement. Maintenant tout paraît rentré dans l'ordre. Les Bulgares sont répandus partout et dans un idiome que je ne

comprends guère, j'en vois beaucoup qui distribuent des ordres de tous côtés. Andrinople abrite en ce moment 130.000 soldats bulgares et serbes qui après un repos de quelques jours, s'en iront rejoindre l'armée bulgare à Tchataldja à moins que la paix ne soit signée dans l'entretemps. Nous avons reçu hier soir chez nous deux officiers dont l'un capitaine d'infanterie et l'autre inspecteur des Chemins de fer, gaillards solides, intelligents, énergiques, décidés et par-dessus tout très patriotes. Qu'est ce qu'une nation ne peut faire avec des hommes pareils ! Ils ont disent-ils 60.000 prisonniers de guerre, la Grèce en a 50.000 et la Serbie 30.000.

Quelque douleur que nous éprouvions de la défaite des Turcs, il nous faut rendre hommages au génie bulgare capable d'un effort, aussi colossal, et dont la diplomatie a su contracter des alliances si intelligentes pour agir si vite et conquérir si bien.

Je vois poindre à l'horizon un souci qui nous touche de très près. Ce matin quelques familles israélites ont vu leurs maisons pillées par des Grecs et des soldats bulgares, une douzaine de malfaiteurs ont été pris sur le fait et emprisonnés. Ce qu'il y a encore de décevant, c'est que seules des maisons israélites ont été pillées, non pas dans le seul but de voler, mais avec une pensée de haine et de vengeance. Les meubles que les pillards n'ont pu emporter, ils les ont détruits et mis en pièces.

La légende court menée par les Grecs, que nous autres Israélites aurions soutenu la résistance des Ottomans de nos efforts et de notre argent, et

que sans nous Andrinople serait tombé depuis longtemps. Et quand cela serait, n'est-ce pas plutôt une joie pour les vainqueurs d'avoir conquis une population qui sait à l'heure du danger se montrer énergique et patriote ?

Mais raisonne-t-on avec l'antisémitisme ?

Cette page d'histoire s'achève sous de sombres présages. Sans doute les Bulgares nous feront des villes jolies et des bâtiments magnifiques, ils nous donneront un avant-goût de l'Europe. Mais nous autres Israélites nous avons tout plein des arriérés de reconnaissance envers cette population ottomane, si éloignée du progrès c'est vrai, mais pourtant si humaine.

Qui sait en combien de jours de souffrance nous regretterons la main des Turcs si douce à la population israélite.

Je tâcherai de vous envoyer cette lettre un peu longue par Constantinople. J'ai peur que passant par Sofia, elle ne soit soumise à la censure.

Veillez excuser l'indiscrétion avec laquelle je me suis permise de vous retracer tous mes sentiments dans toute leur sincérité et croire, Monsieur le Président, à l'expression de mes sentiments dévoués.





04 SA 2240

ULB Halle

3/1

000 222 968



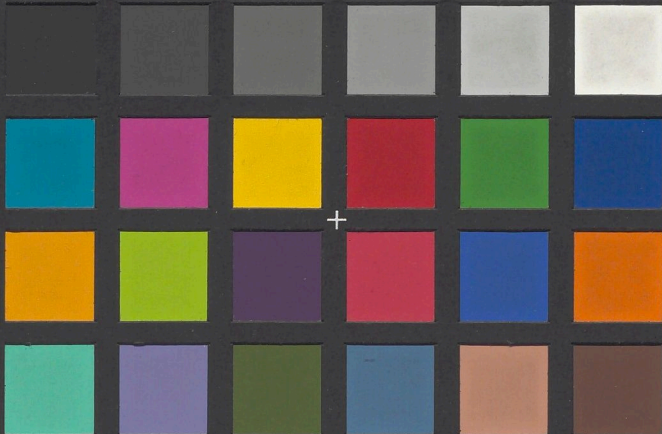


LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXIV

Mme A. GUÉRON
Directrice de l'École de filles de
l'Alliance Israélite Universelle à Andrinople

JOURNAL DU SIÈGE
D'ANDRINOPLÉ

x-rite
colorchecker CLASSIC



mm

